

Comment je perçois mon travail, mon rapport au travail ?

Avant de commencer à débattre, les participant-es au stage ont été invité-es à écrire, en quelques phrases, comment ils percevaient leur travail, leur rapport au métier, dans le contexte actuel de transformation profonde du système éducatif. Ces textes ont servi de base au travail de synthèse. En voici quelques extraits...

Pour l'instant, je réussis encore à pouvoir réfléchir et inventer pour assurer mon travail auprès de mes élèves. Mais ces deux piliers fondateurs me semblent de plus en plus fragilisés par les injonctions qui nous imposent une façon d'envisager notre travail, comme par exemple la contrainte incessante de l'évaluation de nos élèves. Il me semble que le temps d'apprentissage est mis à mal par toutes ces injonctions et que du coup, le cœur de notre métier est menacé. Cette revendication du temps d'apprentissage est balayée par l'assujettissement à des grilles à remplir. Comment concilier l'inconciliable ?



Sentiment de ne plus être reconnu et jugé pour ce que je peux apporter aux enfants mais sur le fait que je suis un bon « opérateur », que je remplis les bonnes cases.

Souci de pouvoir « durer » dans l'emploi, de s'y maintenir sans trop de souffrance. Forte envie de partir ailleurs... ou en tout cas le plus tôt possible, même si le montant de la retraite doit être amoindri.

J'ai découvert tard le métier d'enseignant, et je suis déçue. Je trouve le travail passionnant, mais les relations entre adultes sont compliquées. C'est un travail insatisfaisant, même s'il demande beaucoup d'engagement.

Comment faire son métier comme on le pense, on l'imagine quand c'est contraire à ce que l'on nous demande ?

Mon travail ? Une passion. Comment je le vis chaque jour ? Comme un parcours du combattant pour arriver à donner, à transmettre, à aider mes élèves dans leur vie d'écolier. Chaque jour, c'est une impression de désillusion, car « on » nous enlève tout : les moyens matériels, financiers et humains, et chacun de nos efforts dans le travail apparaît ridicule face à l'ampleur des choses que l'on nous demande (impose !)

J'ai l'impression qu'on (la hiérarchie) ne me fait plus confiance pour assurer mon travail, alors que j'ai suffisamment d'expérience pour assurer pleinement.

De plus en plus, un sentiment de flicage, de rentabilité, d'être en désaccord avec les programmes, les demandes ministérielles... Sentiment de ne plus avoir de formation continue, d'assister à des animations pédagogiques vides de sens...

Le travail est de plus en plus difficile (problèmes familiaux très graves, nombreuses familles sans travail, diminution des moyens, augmentation des effectifs...) D'où un climat très tendu. Il n'y a plus de possibilités pour réfléchir et analyser nos pratiques lors des stages.



J'aimerais avoir un rapport plus convivial avec mes élèves, mais c'est la course toute la journée, impression de ne pas avoir le temps pour l'improvisation, laisser les élèves s'exprimer...

Sentiment d'impuissance face aux problèmes de certains élèves (liés aux difficultés sociales). Impression d'être un instrument de reproduction sociale.

J'ai l'impression qu'être enseignant avec une classe pendant une année scolaire, c'est comme être un navigateur qui fait une traversée en solitaire...

Se réapproprier la question du métier : un enjeu syndical

Les mutations impulsées par le modèle néo-libéral ont généré des ruptures, elles-mêmes génératrices de souffrances : fatigue liée à l'augmentation des tâches, stress lié aux pressions et injonctions permanentes sentiment de ne pas pouvoir y arriver mais aussi de faire un travail inutile ("empêché" pour reprendre le concept de Y. Clôt) et contraire à ses valeurs et convictions profondes. Ceci est particulièrement vrai dans le Service Public où le travail est fortement lié à la notion d'intérêt commun, de service rendu à la société en général, et aux plus démunis en particulier.

Des valeurs remises en cause

Dans l'Education Nationale, l'abandon des élèves les plus fragiles à travers la mise en place du socle commun, le retour à la naturalisation de l'échec à travers la négation du social que constitue la primauté accordée au mérite, la culpabilisation à la fois des familles et des enseignants, modifient déjà considérablement le rapport que nous entretenons avec le travail. Dans les salles des maîtres, on ne discute plus projet, mais évaluation, ou alors, et c'est peut-être pire on ne parle pas non plus de cela, parce qu'on sait que personne n'est d'accord avec ce contrôle permanent des élèves, mais on pense aussi qu'on ne pourra pas faire autrement que de s'y plier.

Il en est de même de tout un ensemble de mesures, comme la systématisation des PPRE, de l'Aide Personnalisée, des stages de remise à niveau, auxquelles personne ne croit, mais qui peu à peu s'incrument dans le paysage scolaire. La résistance qui a été réelle et forte dans notre milieu lors de la mise en place de ces contre-projets s'émousse peu à peu, et l'insatisfaction professionnelle prend racine. La réflexion pédagogique est en voie de disparition, comme le prouvent la pseudo-réforme de la formation initiale, la suppression de la

formation continue, ou lorsqu'elle existe encore, la mainmise de l'administration sur ses contenus.

Le syndicalisme en question

Le syndicalisme se trouve confronté à une situation inédite : malgré des mobilisations importantes, sur les questions liées à l'organisation et la conception du travail, comme sur la réforme des retraites, rien ne bouge, ou si peu. Ce n'est pas sans conséquence sur le rapport qu'entretient la profession avec le syndicat. La baisse de fréquentation des réunions d'information syndicale

s'y engager. Cela ne peut que nous inquiéter pour l'avenir.

Car si le syndicalisme ne peut pas tout (la question du politique est bien évidemment cruciale), il est à la fois un rempart contre les abus du pouvoir, et une force de proposition pour l'amélioration des conditions de la réussite des élèves, de tous les élèves. Il reste un puissant outil de lutte contre le système libéral et son entreprise de déréglementation. La question qui se pose est donc la suivante : comment retendre ce lien qui se distend, comment renouer avec le sens du collectif ?



en est un révélateur, de même que la stagnation, voire la baisse du nombre de syndiqués. L'évolution sociologique de la profession, le rapport au lieu de travail (souvent différent du lieu de vie), le rapport ville-campagne expliquent en partie le fait que des secteurs importants du département ne sont plus « couverts » par les militants syndicaux, renforçant le sentiment d'isolement d'une part importante de nos collègues. De manière paradoxale, notre syndicat est à la fois la source principale d'informations (bien avant l'administration), et fait l'objet d'un nombre important de demandes de recours ou d'intervention, mais pour autant, les enseignants ont du mal à

Une nécessité : reprendre en main notre métier

Nous pensons que le chantier mis en œuvre par le SNUipp et le CNAM peut être un axe de réflexion à même d'apporter des réponses à cette question. A ce titre, différentes initiatives se développent dans plusieurs départements, en lien avec cet organisme. Depuis sa création, le SNUipp a toujours eu comme ambition de contribuer à mettre en relation les deux pôles que constituent les enseignants et les scientifiques, ainsi que les mouvements d'éducation populaire ou d'éducation nouvelle (université d'automne, colloques et rencontres durant l'année). Les regards croisés